

Un Mot de Vérité

SUR LA

VIE RELIGIEUSE DES FEMMES.

Voilà ceux que nous avions en mépris et qui étaient l'objet de nos outrages.

SAGESSE, v. 2.

Il est difficile de tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'est plus dans celles de la charité.

† MASSILLON.

(Suite et fin.)

Si on épargne celles-là, puis-je croire que ce sera vous qu'on frappera! Quel nom plus beau que le vôtre, courageuses et humbles *Sœurs de la Charité*! vous qui avez porté la dignité de votre sexe si haut qu'il n'y a pas une femme qui ne se sente honorée et ennoblie par vous... vous qui, à l'impénétrable charité qui est votre lut et votre lien, savez joindre un mâle courage que rien n'épouvante, et qui, dans votre humilité, dans votre simplicité et votre douceur, ne reculez pas plus que des soldats devant le danger, et faites tout simplement des actes journaliers d'héroïsme que vous appelez *votre vocation*... sera ce vous qu'on frappera?

Mais lesquelles?... lesquelles choisira-t-on dans ces nombreuses phalanges, — les ordres voués à l'éducation sont nombreux, mais ceux voués à la charité sont innombrables, — lequel faudra-t-il sacrifier à cette opinion qui voudrait interdire la vie religieuse, — lequel?

Seront-ce ces pauvres *sœurs d'école* qui vont dans chaque village enseignant les petits enfants et gardant, pendant que leurs mères sont aux champs, ceux qui ne peuvent encore ni parler ni marcher?

Seront-ce celles qui se font garde-malades et vont porter dans chaque maison des soins si intelligents et des consolations si surprenantes, que les incurables et les impies eux-mêmes les appellent de préférence à toutes autres, et que leur suave présence ramène la foi et la prière à des chevelus où nulle autre influence ne peut les faire venir?

Seront-ce celles qui ont saint Charles Borromée pour patron et pour modèle? — Seront-ce celles qu'on nomme en Angleterre *Sœurs de la Miséricorde (Sisters of Mercy)*, et dont le nom seul indique la vocation?

Seront-ce enfin celles que je nomme les dernières comme les plus vénérées et les plus chères de toutes, celles qui sont entrées les premières dans cette sainte carrière où tant d'autres les ont suivies? — Seront-ce les filles de Saint-Vincent de Paul? les sœurs de la charité par excellence, les sœurs aînées de toutes les sœurs? Est-ce à elles qu'on peut reprocher une vie inutile! à elles qui remplissent les hôpitaux; qui sont auprès des pauvres, malades dans leurs réduits ou souffrants de leur seule pauvreté — auprès des enfants dans les écoles, auprès de tous dans toutes les misères; ne reculant devant aucun spectacle, devant aucune contagion; véritables anges gardiens de nos grandes villes, où, seules et sans défense, elles peuvent toujours cheminer — car jamais, ni dans la démente de l'insurrection, ni dans l'abrutissement du mal, le peuple égaré n'a perdu le respect pour celles que revêt ce saint habit. C'est par elles — et par elles seules — que tiennent encore à l'humanité une foule d'âmes pour lesquelles il n'y a plus ni frein ni loi, et contre lesquelles la société ne sait plus comment se défendre? — Mais Dieu, qui se sert des plus faibles instruments, a souvent béni le

zèle de ces humbles apôtres et leur a permis de réussir là où avaient échoué tous les moyens, et de ramener convertis et repentants, reprendre une place utile parmi leurs concitoyens, ceux qu'aucune autre voix n'avait pu convaincre, qu'aucun autre dévouement n'avait pu toucher.

Sans doute, il y a une espèce de consentement universel à leur sujet, auquel les protestants eux-mêmes prennent souvent part; mais, pour les bien apprécier il faut les bien connaître; vivre avec elles, étudier de près cette simplicité sublime — cette humilité véritable et profonde — ce mélange de douceur et d'énergie qui rendrait la rencontre d'une seule créature de cette espèce merveilleuse. Que faut-il donc penser d'une armée entière de pareilles femmes? le nombre seul de celles dont je parle va au delà de 7,000 — et, s'il m'est permis de le dire en passant, que faut-il penser de l'arbre qui produit de tels fruits? que faut-il penser de la corruption de la seule Eglise qui ait de tels enfants?

Lorsque, pour retremper leur courage et se détacher un peu des vanités qui les environnent, les femmes du monde se mêlent aux sœurs de la charité, et les suivent, à pas timides, dans quelques-unes de leur œuvres, quelle est celle qui n'a pas senti à ce contact une force nouvelle s'emparer d'elle — un plus grand amour de Dieu lui inspirer un plus grand désir de les secourir et de les servir!... Et quels doux liens que ceux qui unissent ensemble ces âmes dont les vocations sont si différentes! — quelle douceur, quelle gaieté dans ces rapports que ne peuvent se figurer ceux qui jugent toutes ces choses du dehors! On marche avec elles dans ces longues et tristes salles, tremblant un peu à la vue de tant de souffrances. — On se sent presque honteuse du bruit de la soie de ses vêtements à côté de leur bure; et si on leur fait cette réflexion, elles sourient, et semblent trouver plus de courage à notre visite passagère qu'à leur perpétuel séjour au milieu de ces misères, et jamais elles ne semblent croire qu'elles puissent être autres qu'elles ne sont, ou que nous puissions être autres que nous ne sommes. Elles savent, et vous répètent souvent cet enseignement de l'Eglise: Que le salut ne tient point à une vocation quelconque, mais à la fidélité de chacun à celle que Dieu lui a donnée. Elles pensent que la leur est la vie que nous venons de décrire et ne se targuent pas d'y être fidèles; et quand nous les quittons, bien contentes et pressées souvent d'aller respirer l'air frais et de retrouver des fleurs et des parfums, elles nous accompagnent jusqu'au seuil avec mille bénédictions et promesses de prier pour nous, et elles rentrent ensuite reprendre joyeusement les devoirs qui leur semblent plus faciles que les nôtres et plus doux que tous nos phisirs...

Je ne crois pas — non, je ne crois pas que, même en Angleterre, on puisse refuser à celles-là (quelque religieuses qu'elles soient) un certain tribut d'approbation, et pourtant, hélas! triste souvenir de ces derniers mois, triste surtout pour ceux qui aiment et admirent ce grand pays... Dans l'une de ces processions dérisoires, où tout ce qui est cher et vénérable aux yeux des catholiques était exposé aux insultes et à la risée publiques, à Croydon, au mois de décembre dernier, l'effigie d'une sœur de la charité, après avoir été promenée ignominieusement sur un âne, a été brûlée sur un bûcher aux acclamations d'une foule immense, à laquelle on pouvait tristement appliquer la parole de notre Sauveur mourant: "Par-

donnez-leur, mon Dieu! ils ne savent ce qu'ils font!"

Eh bien! à la bonne heure, — me dira-t-on peut-être, passe encore pour celles-là: il y a en effet quelque chose à dire en faveur des religieuses dont la vocation a pour but, soit l'éducation, soit la charité; — mais de quelle sorte d'utilité sont celles qui se vouent à la contemplation? qu'y a-t-il? que peut-il avoir à dire en leur faveur?

Certes, je le comprends, — voici une grande difficulté, — car la langue qu'il faut parler pour répondre est une langue absolument inconnue, ou du moins oubliée, sur cette terre chrétienne où naguère elle fut si bien comprise, mais où nul aujourd'hui n'en sait plus la signification.

Il faut donc dire sur le champ qu'il n'y a aucun moyen de faire concevoir à qui que ce soit, hors des croyances catholiques, le genre d'utilité que nous reconnaissons aux ordres contemplatifs, car c'est une utilité qui ne peut être saisie que par le sens spirituel, et (tel que nous le comprenons) il n'existe plus hors de ces croyances.

Tous ceux qui les nient ont donc le droit de nier entièrement l'utilité de la contemplation, et ils sont parfaitement conséquents quand ils usent de ce droit.

Vis-à-vis d'eux on ne peut plaider en faveur de cette classe d'ordres religieux que d'une manière, — c'est en leur faisant remarquer que si leur but a, pour ceux qui comprennent, une signification haute et sublime, — pour ceux qui ne le comprennent pas, ces femmes cloîtrées rentrent dans la catégorie des *femmes qui perdent leur temps*, — pour lesquelles, par conséquent, nous ne demandons que l'indulgence qu'on accorde à celles qui en font autant dans le monde, — où il ne semble pas qu'il soit question de les poursuivre par aucune loi.

Nous ne leur demandons que de les oublier, de les ignorer, — nous ne leur demandons pas de les comprendre; — comment le pourrions-nous?...

L'idée que l'amour de Dieu puisse devenir la seule passion du cœur, et qu'il puisse être aussi doux de vivre pour lui sans partage que pour la créature la plus aimée de ce monde, cette idée (qui devrait paraître simple) a cessé d'exister dans le christianisme protestant.

L'idée que ce Dieu qui s'est fait homme et qui est mort pour nous, s'est aussi donné à nous dans un sacrement mystérieux et divin, et que, pendant que tous y participent, quelques uns se voient plus spécialement que les autres à vénérer, à bénir et à adorer sans cesse l'auteur de ce don précieux dans ce don lui-même... autre idée incompréhensible, et qui doit l'être, pour tout ce qui ne croit plus à la PRÉSENCE RÉELLE.

L'idée que, dans ce déluge de crimes, d'impies et de blasphèmes qui inondent la terre, la miséricorde de Dieu puisse être implorée, et son courroux désarmé par les prières et les sacrifices de quelques âmes fidèles et serventes sans cesse prosternées pour demander grâce et pour détourner les fléaux de la tête des coupables — cette idée (que rêvaient plus que jamais des temps comme les nôtres) est une troisième idée incomprise et rejetée de ceux qui ont limité leur croyance à la puissance de l'intercession.

Et à ceux qui nient la valeur des actes de souffrance et de mortification volontaire, à ceux qui disent: "Pourquoi souffrir? il n'y a

pas de plus haute vertu que de jouir raisonnablement des biens de la vie?" Comment faire comprendre cette réponse de quelques âmes (qui est une quatrième idée contemplative)? Parce que celui qui nous a aimés plus qu'aucune créature ne nous aimera jamais, a voulu souffrir et mourir pour nous, et qu'en retour nous voulons l'aimer uniquement et souffrir pour lui et avec lui pour nos frères."

Enfin le souvenir de Madeleine, — premier modèle de contemplation et d'amour parfait! — Madeleine, immobile aux pieds du Sauveur, fut protégée par Lui contre le saint empressément de sa sœur par ces douces paroles: "Marie a choisi la meilleure part (1)," et l'Eglise, attentive aux moindres paroles de son maître, tout en secondant et béniissant la vie active et dans le monde et dans le cloître, garde une place pour un petit nombre de ses enfants que le même amour retient, comme Madeleine aux pieds de Jésus-Christ et nous dit comme lui: "Laissez-les, elles ont choisi la meilleure part!"

Voilà en quelques mots bien faibles et incomplets pourquoi nous respectons la haute et rare vocation de ces âmes contemplatives, pourquoi il nous est impossible d'espérer que personne hors de l'Eglise partage ce respect. Mais, en même temps il nous semble que dans cet exposé, s'il n'y a rien qui ait pour ceux-là une utilité visible, il n'y a rien non plus qui doive leur inspirer un sentiment plus hostile que l'oubli — et c'est tout ce que nous réclamons d'eux. Oubliez-les, ces âmes — laissez-les dans leur repos et leur silence, et ne pensez pas à elles, même pour les plaindre, car il se pourrait que votre pitié tombât sur les créatures de ce monde les plus dignes d'en vie.

Ceci, sans doute, paraîtra une exagération ou une énigme; et nous-mêmes, qui avons le cœur et l'esprit remplis de toutes les affections et de toutes les pensées de la terre, et qui y sommes enchaînés par mille liens que nous ne songeons pas à rompre, nous nous étions souvenus de cette inconcevable félicité des âmes séparées de tout; mais nous y croyons, et, en voyant ce que peut pour le bonheur le seul amour de Dieu, même en ce monde, nous avons senti nos desirs se détacher un peu des choses visibles et s'élever vers les invisibles, qui sont, en définitive, la vraie destination de tous. Et ce n'est pas la moindre des leçons qu'on reçoit à travers ces grilles, dont on approche souvent avec effroi, mais qu'il arrive parfois de quitter avec la pensée que l'esclavage et la douleur sont du côté où nous nous trouvons, et que nous laissons de l'autre la liberté et le bonheur.

Or, le bonheur n'est pas dans ce monde, chose si commune à posséder ou si facile à donner aux autres, qu'on ait le droit de le disputer à ceux qui le trouvent sans nuire à personne; il est donc bon que tout le monde sache que du fond de ce qu'on a appelé des prisons, s'élève des chants de triomphe et d'allégresse tels qu'aucun lieu de la terre n'en entend de semblables. Cela est étrange, peut-être, — mais cela est ainsi, — et, chose plus surprenante encore, pour le monde qui croit au moins avoir le monopole de l'esprit, et qui regarde comme insensés ceux qui vivent absolument hors de lui et sans lui, c'est qu'il est sorti de ces retraits des écrits merveilleux, qui ont manifesté à tous que l'intelligence s'y développe et s'y élève autant que l'âme. La seule différence entre ceux qui cultivent ces dons au milieu du monde et ceux qui les

(1) Saint-Luc, x, 42.

possèdent dans le cloître, c'est que l'humilité (sans laquelle il n'existe aucune vertu religieuse) est inséparable de ceux-ci, et s'y trouve aussi intimement unie au génie de sainte Thérèse qu'aux œuvres héroïques d'une Sœur de la Charité.

Et maintenant, sans discuter davantage ces faits ou ce qui les produit, reconnaissons du moins avec un écrivain du dix-septième siècle (bien versé lui-même dans les profonds mystères de la vie contemplative), "qu'il n'appartient qu'aux insensés et aux impies de rejeter comme fausses les choses élevées et secrètes, parce qu'elles ne leur sont pas connues, — et de ne pas ajouter foi aux plus honnêtes gens du monde lorsqu'ils parlent de choses de Dieu sur ce que leur propre expérience leur en a appris (1)."

Sans doute, je ne veux pas conclure de tout ceci que les ordres religieux aient échappé aux misères ou aux imperfections inhérentes à toutes les choses humaines — mais je dis (et tous ceux qui les ont mieux connus ont dit de même) qu'il n'y a nulle proportion entre ces taches particulières et le poids immense des vertus qui ont été pratiquées, et des bienfaits qui ont été répandus par eux; — je dis qu'ils ont porté l'âme humaine à un degré de hauteur inconnu auparavant, et qu'en ce sens ils ont honoré l'humanité tout entière. Je dis que les femmes en particulier doivent une reconnaissance et un amour spécial à celles qui ont glorifié leur sexe par de tels exemples d'angélique pureté et d'énergique courage; — je dis enfin, que s'il faut les frapper parce que dans la durée des siècles il s'est trouvé quelques exemples d'infidélité à une si haute vocation, il n'est aucune institution humaine qui doive être épargnée. Les meilleures ont plus ou moins failli en mille circonstances, et s'il fallait être sans reproche pour jeter la première pierre aux ordres religieux — nous ne voyons pas trop dans quelle réunion d'hommes en ce monde pourrait se trouver la main qui les frapperait.

Et à ceux qui, sans accepter aucune imputation contre la vie religieuse, lui sont opposés par les principes d'un christianisme qu'ils croient plus pur que celui-là, nous rappellerons ces paroles sorties de la bouche divine:

"SI VOUS VOULEZ ÊTRE PARFAITS, ALLEZ, VENDRE CE QUE VOUS POSSEDEZ ET LE DONNEZ AUX PAUVRES; VOUS AUREZ UN TRÉSOR AU CIEL."

Et celles-ci:

"QUICONQUE AURA QUITTÉ SA MAISON, OU SES FRÈRES, OU SES SŒURS, OU SON PÈRE, OU SA MÈRE, OU SA FEMME, OU SES TERRES POUR MON NOM, RECEVRA LE CENTUPLE, ET POSSEDERA LA VIE ÉTERNELLE. (2)"

Et nous leur demanderons OU, dans toute la chrétienté, ces paroles auraient aujourd'hui une application, si l'Eglise catholique, par ses conseils de perfection, qui sont la règle de la vie religieuse, ne destinait pas un certain nombre de ses enfants à les réaliser?

Londres, le 21 mars 1851.

P. C.

(1) Card. Bossuet.

(2) St.-Mat. XIX, 21-29.

FRUITS DE LA

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.

C. D. V.

CHAPITRE TROISIÈME.

(Suite.)

—Da... da... da..., comme tu es pressé; on dirait que le soleil va nous riffer tous dans cinq minutes. Sois calme et jubilant; mon bon, les papiers se dorlôtent paisiblement sur mon estomac.

Marini laissa échapper une exclamation de joie.

—Donne vite, dit-il.

—Ce vieux rhum! nous le cachons donc aujourd'hui à papa, à ce pauvre petit papa qui a bien travaillé. Donnons, donnons.

L'italien se leva brusquement, ouvrit une armoire, posa sur la cheminée une bouteille et un verre.

—Un verre, un seul, reprit l'autre; tu prends donc Forin pour un lépreux ou un goinfre; allons donc! un seul verre ça boite comme moi avec mon outil de bois, ajouta-t-il en frappant sur sa jambe.

—J'ai mal à la gorge, ce soir, répondit Marini tout en versant un verre de rhum au nouveau venu.

La vue du liquide adoré dérida complètement le visage de Forin; il se versa en arrière sur sa chaise dans un sentiment de douce extase, et dit de son air le plus galant:

—Viens à moi, douce ambrosie.

—En une gorgée le contenu du verre avait disparu.

—Maintenant, vieux, verse encore, verse toujours, et passons aux paperasses; voici la chose:

Et il tira de dessous son gilet un paquet de papiers attaché avec un petit cordonnet.

—Je te prie de remarquer, signor Marini, avec quel soin ils sont ouïllés.

—Forin, dit Marini en prenant les papiers, tu es un grand homme et je te vote des remerciements.

—Avec ce verre de Rhum que j'envoie rejoindre ses compagnons illustres.

—Marini, sans se donner le temps même de s'asseoir devant son bureau, habitude classique, avait arraché l'enveloppe, et d'un oeil averti, interrogateur, parcourait les papiers.

Forin buvait sans désemparer une quantité innombrable de petits verres, en les accompagnant d'allocutions variées. Déjà son oeil pé-

tilillait et un grognement de satisfaction se traînait comme un murmure sur ses lèvres.

C'est bien cela... disait l'italien; avec ces aimables renseignements, on pourra commencer à battre en brèche ce cher La Vrillière; mais cet homme... tu ne me dis rien de cet homme?

—On le possède, vieux.

—Ah! s'écria Marini, en se levant tout droit.

—Décidément ton rhum est excellent, petit Marini de non cœur.

Un rayon d'immense contentement illuminait le visage de l'italien, d'ordinaire si froid et si impassible.

—Eh bien! Forin, dit-il d'une voix qui essayait d'être enjouée, il y en a encore dans un bon coin qui demandent à fraterniser avec toi.

—Vive la fraternité du rhum!... s'écria celui-ci en déglutissant son vingtième verre, je fraternise... vive la république!... Quand nous l'aurons créée sur toute la surface du globe, je demande à être déglutateur de la patrie. Je commence à marier, assieds-toi.

Ici, Forin se redressa en homme qui sait la valeur de ses paroles; il abaissa ses paupières sur ses yeux, passa sa main sur son front, et, s'adressant contre la cheminée, il reprit d'une voix plus accentuée:

—Tu comprends, signor Marini, que je savais mon affaire; je me suis installé dans le village en homme qui mange bien, et surtout qui sait boire... Vois-tu, ça pose un homme tout de suite dans l'opinion publique; on se

dit: voilà un crâne tape à l'œil qui pratique la chose; j'ai fait jaser les vieux et les jeunes, tout ça cause comme des serins; mais pour boire, ça ne boit pas plus qu'une planche... Vois-tu, la jeunesse d'aujourd'hui, ça n'a pas de creux, ça ne veut pas une chique.

Celui qui eût pu assister à cette scène eût vu sur la physiologie de l'italien à quel point l'impatientait ce flot de paroles confuses et sans suite; mais si d'un côté Marini se maîtrisait, de l'autre Forin était trop occupé de sa narration pour penser à autre chose. Aussi continuait-il en jetant de temps à autre un coup d'œil rapide sur la bouteille, comme s'il eût eu peur que celle-ci ne lui échappât.

Ceci est une appréciation pratique que l'on m'inspire la circonstance; quand on ne boit pas... suffit. Je suis donc allé à la mairie. J'ai appris au maire que j'étais un intime de la famille royale; ça lui a plu tout de suite, à cet homme. Je lui ai dit que c'était une infamie qu'il ne fut pas décoré, lui, sa femme et ses enfants, et que je ferais mon rapport, et je lui ai conté mon histoire... alors, nous nous sommes mis à fureter ensemble les vieux papiers, que ça sentait la république une et indivisible à réjouir le cœur, et j'ai trouvé tout ce qu'il me fallait. En voilà un crâne sabotier qui allait bien, comme il travaillait l'aristocrate! Autant de vos, autant de riffer... il fallait se cauler promptement ou bien crac! plus de tête sur les épaules.

On voit que Forin empruntait le pittoresque langage du vocabulaire ordinaire de l'argot, et en semait, par-ci par-là, quelques mots

pour animer la conversation et lui donner un tour agréable.

—J'ai pris, ajouta-t-il, tout ce que j'ai trouvé de plus joli à son endroit.

Et le vieux serviteur des Castelnois?

—Tu vas plus vite que les violons; un petit verre, et suis bien mon intéressante narration; elle va commencer à être touchante de fond en comble... Le vieux, l'ancien des Castelnois a quitté le pays; mais il venait quelquefois voir l'endroit où était le château, et où il y a maintenant des pierres et de l'herbe; ça dessèche de parler, verse un petit verre, Marini, les autres s'ennuient tout seuls. Je continue; tu sais, j'ai le cœur peu doux et l'œil peu larcymoyant; mais quand je pense au vieux là-bas, ça me retourne et je de viens un vrai canard.

En effet, le visage de Forin venait de prendre, malgré lui, un caractère sérieux, et le cynisme habituel en avait disparu; c'est qu'il y a toujours en nous, quelque flâtrie que soit notre nature, un coin caché, ignoré de nous-mêmes, où se réfugie, silencieux et les ailes brisées, l'ange gardien de notre cœur. Forin, tout abruti qu'il était au contact des mauvaises passions, n'était pas encore entièrement un misérable, et une corde avait résonné en lui, semblable à cette voix dans le désert qui se meurt sans écho.

Marini bouillait d'impatience.

—Tu grilles, mon Italien, dit Forin d'un air narquois. Patience, comme disent les gens de ta nation; voilà que j'arrive.